

L'aimable clivage



Thibaut Marquayrol - D'Ormuz à Rome, le temps est à la diplomatie grenadière. La diplomatie ecclésiale se joue parfois à coups de dynamite. En répondant aux dernières monitions romaines concernant les sacres épiscopaux à venir non par un mémorandum juridique, mais par une vibrante Déclaration de foi catholique adressée au Pape Léon XIV, la *Fraternité Saint-Pie X* (FSSPX) a choisi la politique du miroir tendu. Ce texte, signé par le Supérieur Général Don Davide Pagliarani le 14 mai 2026, récapitule de manière ferme tous les points de friction accumulés depuis soixante ans. Aucune sémantique de l'apaisement, aucune concession syntaxique : c'est la réponse du berger à la bergère, une déclaration de foi qui ressemble fort à une déclaration de guerre.

Devant un tel spectacle, l'observateur s'interroge. Était-il opportun, ou même théologiquement nécessaire, de se raidir encore ? Le conflit pour le conflit n'a jamais été de Dieu, et les véritables hommes de guerre ont toujours la paix pour horizon. Pourtant, cet épisode met crûment en lumière le fossé post-conciliaire, bien plus profond que la seule querelle liturgique ou canonique.

Le crime absolu de la modernité consensuelle

Dans notre société néolibérale et matérialiste, le clivage est devenu le péché contre l'esprit du temps. Le «vivre-ensemble», érigé en dogme séculier, exige la dissolution des reliefs et l'arrondissement des angles. Cliver, c'est exclure ; et exclure relève ici du crime absolu. Cette allergie à la frontière intellectuelle est particulièrement vive en Suisse, où la

culture du compromis et de la paix confessionnelle fait office de seconde nature. Pour l'esprit helvétique contemporain, la vérité doit être inclusive, molle, négociable.

À l'opposé, le monde catholique traditionnel cultive une forme savoureuse de clivage qui s'assaisonne parfois de provocation gallicane, d'esprit de fronde et d'un soupçon de rancœur. Historiquement cependant, l'anathème ou l'exclusion n'y procèdent pas d'une haine de l'autre, mais d'une exigence de charité intellectuelle : poser une limite nette, c'est apporter la clarté, séparer le vrai du faux pour rendre les choses simples et intelligibles. En ce sens, le clivage libère de l'ambiguïté lénifiante qui anesthésie les consciences. Il est «aimable» parce qu'il procède de l'amour de la vérité et du souci des âmes.

Le miroir décevant des voies moyennes

Si le choix du clivage radical peut choquer par sa brutalité, il s'explique aussi par le bilan mitigé des stratégies alternatives.

Cliver, c'est exclure ; et exclure relève ici du crime absolu. Cette allergie à la frontière intellectuelle est particulièrement vive en Suisse, où la culture du compromis et de la paix confessionnelle fait office de seconde nature. Pour l'esprit helvétique contemporain, la vérité doit être inclusive, molle, négociable.

En France, face au «mariage pour tous», les catholiques ont massivement opté pour une communication positive, inclusive et dépouillée d'agressivité doctrinale. Résultat doublement décevant : la loi est passée sans modification substantielle, et l'Église n'a gagné ni estime ni écoute durable d'une société qui a continué de la marginaliser.

De même, les communautés *Ecclesia Dei* ont parié sur le compromis pratique avec Rome. Pour subsister, il leur a fallu avaler bien des couleuvres. Certaines ont infléchi leur position doctrinale d'origine (suivez mon regard). D'autres se retrouvent prises au piège de *Traditionis Custodes*, réduites au silence ou contraintes à des concessions régulières. Aux yeux de beaucoup dans le milieu traditionnel, le compromis apparaît comme le laboratoire d'un lent pourrissement.

La dialectique du temps et le réalisme catholique

Tout est une affaire d'échiquier temporel. À court terme, le clivage pur ressemble toujours à un échec : il isole, détruit les ponts, provoque des réactions hostiles et donne l'image d'une rigidité stérile. Dans un monde qui valorise l'inclusion, celui qui tranche apparaît comme le méchant de l'histoire.

À long terme, c'est le compromis répété qui s'avère mortifère. À force de diluer le message pour ne fâcher personne, on finit par vider le dépôt de la foi de sa substance. Le cli-

vage, en traversant les siècles comme une borne immuable, préserve le noyau dur non négociable.

L'histoire de l'Église montre qu'elle n'a jamais survécu par un clivage permanent – qui mène au schisme stérile et à la secte – ni par un compromis permanent – qui conduit à l'apostasie silencieuse.

Le réalisme catholique commande donc de reconnaître que les solutions durables sont toujours des assemblages complexes : intransigeance sur le dogme (le clivage) et souplesse sur les modalités de coexistence (le compromis). La déclaration de la FSSPX a le mérite de rappeler brutalement les exigences de la vérité dans une époque qui préfère le confort du flou.

Reste maintenant à discerner si ce clivage assumé sera fécond pour l'Église fondée par le Christ, qui n'a pas d'autre fondation que lui-même. Car le clivage n'est ni malédiction ni panacée : il est parfois l'outil rude et nécessaire pour sauver les fondations. Mais cette même Église ne se construit pas seulement avec des murs de séparation. Elle a aussi besoin, au moment voulu, de ponts solides – bâtis non sur le flou doctrinal, mais sur la pleine communion dans la vérité. C'est à cette sagesse supérieure, à la fois ferme et patiente, que sont appelés aujourd'hui les catholiques lucides. –

La Fête-Dieu s'affiche à Genève : 70 affiches pour rendre visible ce que la loi a rendu invisible

Communiqué adressé aux médias suisses le 2 juin 2026.

Du 1er au 14 juin 2025, l'association Perspective catholique lance une campagne d'affichage inédite dans six communes genevoises pour célébrer la Fête-Dieu, cette grande fête eucharistique que la loi cantonale genevoise sur la laïcité a rendue invisible dans l'espace public depuis 2021.

Une campagne d'affichage sur six communes

Septante affiches sont placardées sur les espaces publicitaires publics des communes de Genève, Carouge, Chêne-Bougeries, Chêne-Bourg, Le Grand-Saconnex et Thônex. Cette présence visuelle dans l'espace urbain vise à attirer l'attention des catholiques, des personnes qui le sont peu, et même de ceux qui ne le sont pas du tout, sur l'une des grandes solennités du calendrier chrétien. Chaque affiche est accompagnée d'un QR code renvoyant vers une page du site de Perspective catholique, qui explique en quelques mots l'origine et le sens de la Fête-Dieu.

Qu'est-ce que la Fête-Dieu ?

La Fête-Dieu ou fête du Très Saint Sacrement est l'une des plus importantes solennités du calendrier catholique. Instituée au XIIIe siècle, elle célèbre la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Traditionnellement marquée par des processions solennelles dans les rues et les places publiques, elle témoigne de la foi des chrétiens dans l'espace commun de la cité.

Ce que la loi genevoise a voulu cacher

Depuis l'entrée en vigueur de la nouvelle loi sur la laïcité, ainsi que la loi d'application décidée par le Conseil d'État, toute procession religieuse dans l'espace public est désormais interdite. Cette disposition, que Perspective catholique juge excessive au regard du principe de laïcité, a pour effet de rendre invisibles des pratiques religieuses pacifiques et séculaires. Pendant une trentaine d'années, les catholiques de la paroisse Saint-Joseph, relevant de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X, ont organisé chaque année une procession à l'occasion de la Fête-Dieu, sans qu'aucun incident notable n'ait jamais été recensé. Ce qui était possible jusqu'en 2021 ne l'est plus aujourd'hui.

En réponse à cette situation, Perspective catholique a choisi une voie pacifique et légale : celle de l'affichage public. «Nos affiches rappelleront, silencieusement, la présence de Dieu sous les espèces de la sainte Eucharistie», précise l'association.

À propos de Perspective catholique

Perspective catholique rassemble des hommes et des femmes soucieux de promouvoir le bien commun à la lumière de la foi catholique. Par l'information, la réflexion et l'action, l'association défend les valeurs chrétiennes dans la vie publique, soutient les familles, les paroisses et l'Église, et œuvre à la protection des libertés fondamentales. Elle fédère toutes les bonnes volontés désireuses de s'engager concrètement au service de la vérité, de la justice et du bien commun.

Fin du communiqué



Jésus leur dit : «Je suis le pain de vie.»

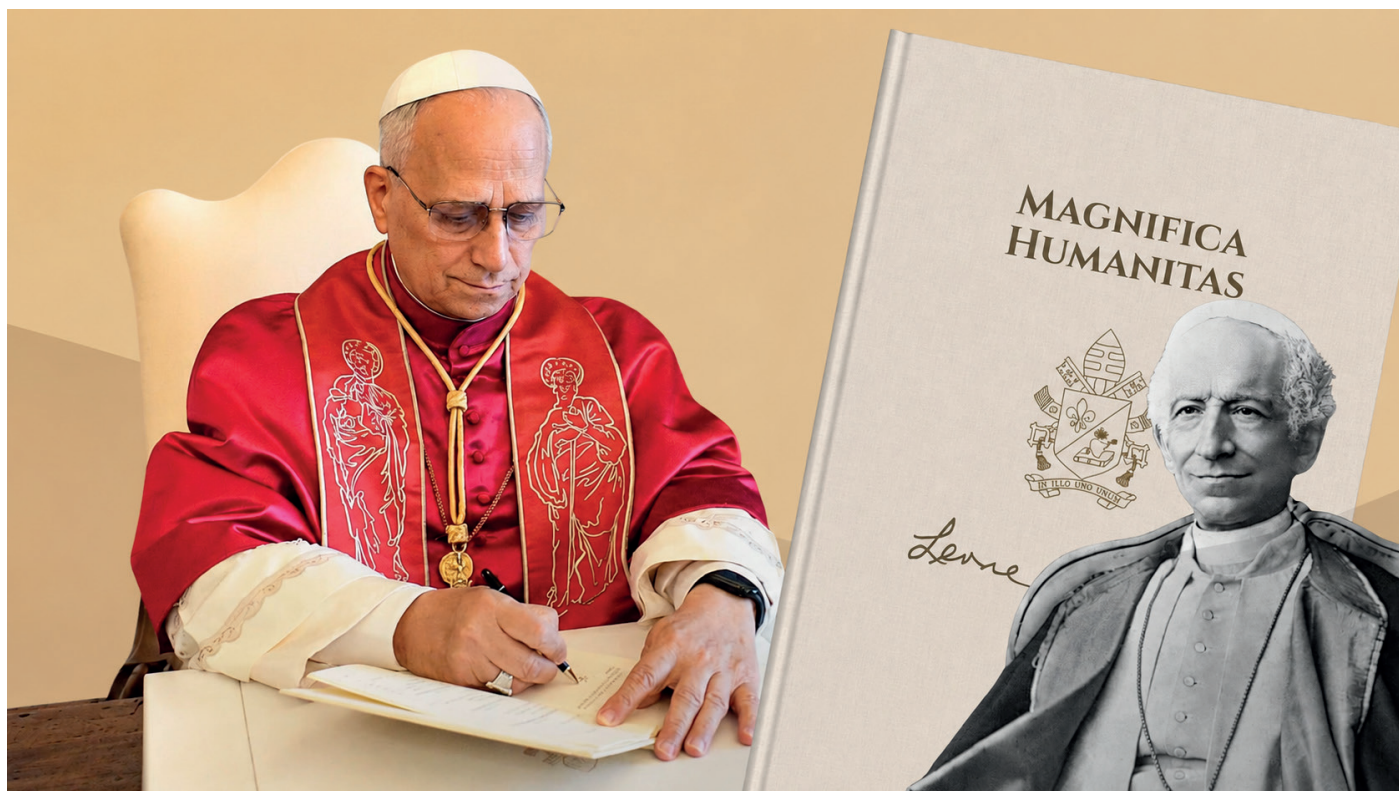
**«Celui qui vient à moi n'aura jamais faim,
et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.»**

Évangile selon saint Jean 6, 35

PERSPECTIVE CATHOLIQUE

perspectivecatholique.ch





Magnifica Humanitas :

quand la doctrine sociale efface la doctrine du salut

Eric Bertinat – La publication de l'encyclique Magnifica Humanitas était attendue. Consacrée à l'intelligence artificielle et aux bouleversements du monde contemporain, elle entend prolonger la grande tradition de la doctrine sociale de l'Église inaugurée par Léon XIII avec *Rerum Novarum*. À bien des égards, le début du texte est remarquable. Le pape y retrace avec justesse plus d'un siècle d'enseignement social catholique, rappelant les combats menés contre les excès du capitalisme, les illusions du socialisme et toutes les formes de réduction de l'homme à une simple variable économique.

Magnifica Humanitas : de la doctrine sociale à l'humanisme technocratique ?

Cette première partie s'inscrit dans la continuité des grands textes du magistère. On y retrouve le souci du bien commun, la défense de la famille, la dignité du travail humain et le principe de subsidiarité. Tant qu'elle demeure dans le sillage de Léon XIII, de Pie XI ou de Pie XII, l'encyclique présente un diagnostic solide et restitue fidèlement l'héritage de la doctrine sociale de l'Église. La lecture devient toutefois plus problématique lorsque l'on aborde ses développements post Concile Vatican II.

La doctrine sociale de l'Église est née d'une vérité simple : l'homme possède une dignité parce qu'il

est créé par Dieu et appelé au salut. Or, à mesure que l'accent se déplace vers la seule dignité humaine, une question surgit : que devient la finalité surnaturelle de l'homme ? Lorsque la dignité humaine finit par occuper tout l'horizon du discours, que reste-t-il du salut ? Cette interrogation traverse toute la lecture de Magnifica Humanitas et constitue sans doute sa principale faiblesse.

Le texte multiplie les références à la personne, à ses droits, à sa participation sociale et à son épanouissement. En revanche, les thèmes traditionnellement au cœur de la vision chrétienne de l'homme apparaissent en retrait : le péché originel, la lutte spirituelle, la nécessité de la grâce, la conversion et la destinée éternelle. Certes, l'Église doit défendre l'homme, mais elle le fait précisément parce qu'il est une créature ordonnée à Dieu. Lorsque cette hiérarchie des fins s'estompe, la doctrine sociale risque d'apparaître moins comme une conséquence de la doctrine du salut que comme une forme de spiritualisation de l'humanisme moderne.

suite de l'article à la page suivante

Cette impression est renforcée par certains passages consacrés à la reconstruction de la société. Le pape insiste sur la coopération, la participation collective, l'engagement citoyen et la responsabilité partagée.

L'image de Jérusalem reconstruite sous la conduite de Néhémie constitue l'un des fils conducteurs du texte. La cité nouvelle renaît grâce à l'effort commun de tous ses habitants. L'idée est belle. Mais elle repose sur une confiance considérable dans la capacité des hommes à rebâtir eux-mêmes un ordre juste.

Cette anthropologie optimiste n'est pas sans rappeler Jean-Jacques Rousseau, pour qui l'homme est naturellement bon et c'est la société qui le corrompt : l'être humain serait spontanément orienté vers le bien, et ce seraient les structures sociales telles que la propriété, l'État, les inégalités, les usages ou les raffinements de la civilisation qui introduiraient le mal dans le monde. La tradition catholique classique, héritière de saint Augustin, affirme au contraire que le péché originel a blessé la nature humaine en profondeur, rendant constamment nécessaire l'action de la grâce pour restaurer l'ordre moral.

L'intelligence artificielle réduite à une question sociale

Le cœur de l'encyclique est consacré à l'intelligence artificielle. Pourtant, le traitement de cette question surprend. Le principal angle retenu est celui du travail : automatisation, suppression d'emplois, précarisation des travailleurs, concentration du pouvoir économique et nécessité d'une protection sociale renforcée. Toutes ces préoccupations sont légitimes.

Mais l'intelligence artificielle soulève des questions autrement plus profondes. Que devient la vérité dans un monde où les machines fabriquent des contenus indiscernables du réel ? Que devient la responsabilité morale lorsque les décisions sont déléguées à des algorithmes ? Comment préserver l'intelligence humaine lorsque celle-ci s'habitue à être remplacée dans ses tâches intellectuelles ? Quel rapport l'homme entretient-il encore avec sa propre liberté ?

Ces interrogations anthropologiques et spirituelles apparaissent relativement secondaires. L'IA est analysée avant tout comme une nouvelle révolution industrielle, là où beaucoup y voient déjà une révolution de civilisation.

Face à ces dangers, le pape avance plusieurs solutions : encadrement juridique international, contrôle démocratique des technologies, maintien de la responsabilité humaine dans les décisions critiques, protection des travailleurs et développement d'une formation éthique adaptée aux nouvelles technologies.

Ces propositions relèvent essentiellement de la gouvernance et de la régulation. Elles supposent des institutions sages, des responsables éclairés et des citoyens vertueux.

Or l'histoire enseigne que les crises de civilisation ne trouvent jamais leur solution ultime dans les mécanismes administratifs. Les sociétés ne se relèvent durablement que lorsqu'elles retrouvent les principes spirituels qui les ont fondées.

L'image finale de l'encyclique oppose Babel à Jérusalem. Babel représente la technique devenue folle, la concentration du pouvoir et l'illusion prométhéenne d'une humanité autosuffisante. Jérusalem symbolise au contraire une société réconciliée, orientée vers le bien commun et reconstruite par l'effort collectif.

L'intention est noble. Mais une question demeure. Quelle Jérusalem voulons-nous bâtir ? S'agit-il d'une cité dont Dieu est véritablement le centre, où l'ordre social découle de l'ordre surnaturel et où le salut des âmes demeure la finalité suprême ? Ou d'une société simplement plus humaine, plus juste et mieux régulée ?

L'encyclique dénonce avec force les dangers d'une humanité fascinée par sa propre puissance technologique. Mais elle semble parfois répondre à cette tentation par une confiance presque aussi grande dans les capacités de l'homme à reconstruire lui-même son avenir. Toute l'ambiguïté de Magnifica Humanitas se trouve là.

Entre saint Augustin et Rousseau, entre la cité de Dieu et la cité de l'homme, le lecteur demeure parfois hésitant sur le véritable centre de gravité du texte. –

Désirez-vous recevoir notre Lettre ? Rien de plus facile : [cliquez ici !](#)

CH21 8080 8004 5427 1100 1
Bénéficiaire :
Perspective catholique
1203 Genève



Comment nous aider ?

Principalement par une contribution financière nous permettant d'organiser des conférences et d'expédier notre Lettre.

Le QR vous facilitera votre versement.

Autre idée : nous verser une petite somme mensuellement (20.- / 30.- / 50.- ou plus)

D'avance, nous vous remercions